

Lucien Bouchard Saguenéen, jeannois ... et ambassadeur

Line Ouellet

Le Saguenay-Lac-Saint-Jean : 150 ans
Numéro 39, printemps 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Ouellet, L. (1988). Lucien Bouchard : saguenéen, jeannois ... et ambassadeur. *Continuité*, (39), 18–21.

Lucien Bouchard SAGUENÉEN, JEANNOIS ... ET AMBASSADEUR

une entrevue
par Line Ouellet



«Je dirais que les gens de la région sont d'abord très fiers; ils sont aussi indépendants, ayant appris à ne compter que sur eux-mêmes.» (photo: B. Ostiguy)

«Quand je reviens, je me sens chez moi, c'est comme si je n'étais jamais parti. Et ce qui m'impressionne c'est l'espace, la nature, la chaleur et la vérité des rapports humains.»

En septembre 1985, vous quittez Chicoutimi, où vous pratiquiez le droit depuis vingt ans, pour vous établir à Paris, avenue Montaigne, à titre d'ambassadeur du Canada. Vous avez également accepté un second rôle d'ambassadeur, celui des fêtes du 150^e anniversaire du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Quel sens a pour vous cette jeune histoire où se sont succédé cinq générations?

Cela crée un univers qui exerce une grande influence sur notre façon de voir les choses, de percevoir nos rapports avec les êtres. Cinq générations, c'est très court. Cela signifie que mon arrière-grand-père a vu naître cette région.

Est-ce que vous vous êtes intéressé particulièrement à l'histoire de votre région?

Mon frère, Gérard Bouchard, est historien, comme vous le savez. Oui, je m'y intéresse. Quand le passé est si proche, on connaît toutes les générations. J'ai connu mon arrière-grand-père, celui qui est arrivé le premier dans la région. Il s'appelait Sixte. Nous d'ailleurs, les gens de la famille, on nous appelle les «Bouchard à Sixte». Il s'est d'abord installé à Bagotville où il a eu un premier enfant qui s'appelait Joseph. Par la suite, il est allé s'établir à Saint-Jérôme de Métabetchouan. Il était cultivateur, bien sûr. Il a élevé une grande famille, douze enfants, comme c'était la règle à l'époque. Puis il est devenu maire de Saint-Jérôme.

Comme mon grand-père devait partir de la terre, il a quitté Saint-Jérôme pour s'établir à Saint-Coeur-de-Marie, dans le rang qui donne sur la Décharge. On lui avait acheté un lot «en bois debout» comme on dit, et petit à petit, il a défriché une terre de mille acres. Cette terre est encore dans la famille; elle appartient à mon cousin. C'est maintenant une ferme magnifique, avec tout ce qu'il y a de plus moderne quant aux méthodes et à l'équipement.

Ces gens ont créé leur monde. La plupart des habitants du Lac-Saint-Jean sont nés dans une ferme et leur père était cultivateur. Mon père est né là-bas, en 1905, puis il s'est marié et a habité la maison paternelle jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, chose courante à l'époque. Premier enfant de la famille, c'est là que j'ai vu le jour. Après – j'avais deux ans – nous nous sommes installés à Jonquière où sont nés mes frères et ma soeur.

Est-ce que vous avez des souvenirs précis de cette terre?

Mais oui, parce que nous y allions très souvent. C'était la maison familiale. Je garde le souvenir d'une grande maison entourée d'une galerie en bois où il y avait de la musique et où on chantait.

La maison existe toujours?

Oui, mais elle a été un peu modernisée.



«L'histoire, oui je m'y intéresse. Quand le passé est si proche on connaît toutes les générations. J'ai connu mon arrière-grand-père, celui qui est arrivé le premier dans la région.» (photo: B. Ostigey)

Mais selon moi, ce n'étaient pas vraiment des amoureux de la forêt parce qu'ils la considéraient comme une sorte d'ennemi qu'il fallait combattre; pour cultiver des terres, il fallait défricher. La nature était tellement dure pour eux. Ils la respectaient mais ils ne tombaient pas en pâmoison devant un arbre comme nous aujourd'hui. Des arbres, il y en avait en abondance, ils étaient des obstacles à leur survie; il fallait les abattre pour semer du blé, c'est-à-dire pour subsister.

Au début des années cinquante, vous faites vos études au collège de Jonquière. Qu'en était-il de la vie d'étudiant à cette époque?

D'abord, il faut mentionner qu'il n'y avait qu'un seul collège classique dans la région: le séminaire de Chicoutimi. Les études coûtaient cher si on n'était pas de Chicoutimi; il fallait quitter la ville où on demeurait pour devenir pensionnaire. C'était donc assez peu accessible pour les familles modestes. À Jonquière, sous l'égide du séminaire de Chicoutimi, on a alors conçu le projet d'un externat classique. Tout a commencé dans les années 1946-1947, avec les frères du Sacré-Coeur. J'ai étudié à l'externat jusqu'en versification. En 1955, les oblats sont venus à Jonquière et y ont fondé un collège classique. C'est là que j'ai fait les belles-lettres. J'étais président de la première classe de finissants du collège de Jonquière. J'avais aussi mis sur pied, avec Yves Villeneuve, un camarade d'études maintenant ingénieur pour l'Alcan, le journal étudiant «Le Cran».

Justement, que représente pour vous le patrimoine dans le contexte d'une si jeune histoire? L'héritage?

L'héritage, c'est la terre, c'est la nature. Évidemment, nous en avons été coupés, nous les «citadins» de Jonquière et Chicoutimi. Mais, essentiellement, c'est la terre qui est l'héritage. Quant au patrimoine, il est culturel surtout et s'incarne dans les mentalités, les façons de voir et d'agir.

Lorsque le cadre naturel prédomine sur le cadre urbain, comme c'est le cas de votre région, cela a-t-il une influence sur votre mode de vie, votre vision du monde?

Oui, sûrement. Les rapports entre les êtres par exemple. Les relations sont directes, les gens sont très accueillants, pas méfiants du tout, mais pas naïfs pour autant. C'est plutôt paradoxal: ces gens qui ont été élevés dans un milieu relativement fermé, assez retiré – la première route importante qui nous a reliés à Qué-

bec a été ouverte dans les années cinquante – n'ont pas d'attitude xénophobe. Au contraire, ils sont très ouverts et sortent facilement de la région. En 1920, mon arrière-grand-père, un cultivateur, a visité l'Europe. C'était une légende dans la famille. Je l'ai peu connu, il est mort quand j'avais cinq ans. Il racontait le Vatican, Paris; c'était un vrai conteur dont les narrations étaient reprises par mon grand-père, mon père et mes oncles. C'est d'ailleurs une chose très importante dans la région: les gens aiment le langage, ils aiment s'exprimer et possèdent leur franc-parler.

Est-ce qu'il y avait un rapport particulier avec la nature?

La nature était évidemment très présente. L'hiver, les cultivateurs allaient en forêt. Les fils dont on n'avait pas besoin pour la traite des vaches et le soin des animaux «prenaient le bois». Ils étaient bûcherons ou charretiers selon le cas.

Vous quittez Jonquière pour aller étudier à l'Université Laval à Québec?

À l'époque, la plupart des jeunes allaient à Québec. L'Université Laval drainait à peu près tous les étudiants du Saguenay-Lac-Saint-Jean, de la Gaspésie, du Bas du Fleuve, de la Beauce et même de la Mauricie. Le premier choix c'était la médecine; en deuxième venait le droit, puis le commerce, le génie, les sciences sociales et la littérature. Pour nous cela représentait tout un changement que de s'installer dans la grande ville. Je dois dire qu'à cette époque le quartier latin était très animé; nous vivions en chambre, nous fréquentions les cafés. Le quartier grouillait d'étudiants. J'ai d'ailleurs eu la chance d'étudier en sciences sociales puis en droit, des facultés qui étaient demeurées dans le quartier latin. Nous plaignions bien ceux qui s'ennuyaient sur le campus à Sainte-Foy.

À la fin de vos études, qu'est-ce qui vous a incité à revenir à Chicoutimi plutôt que de rester à Québec ou d'aller à Montréal?

À ce moment-là, j'hésitais. Je pensais continuer mes études, faire une thèse en Europe et devenir professeur d'université. Mais je voulais me marier et de plus j'avais des dettes. J'ai finalement décidé

de pratiquer le droit. J'ai reçu une offre du cabinet de Me Fradette de Chicoutimi, l'un des meilleurs avocats du Québec à l'époque, un grand plaideur. Puis il y avait la famille et mes liens avec la terre régionale. Je me retrouvais chez moi.

Vous avez été, entre autres, procureur en chef de la Commission Cliche, et négociateur du gouvernement du Québec pour les contrats des salariés des secteurs public et para-public. Vos nombreuses fonctions vous ont certainement obligé à vous absenter longtemps de la région?

Oui, j'ai traversé le parc des Laurentides un nombre incalculable de fois, par tous les temps. Cent vingt-cinq milles de forêt, de montagnes, de ravins et de lacs, c'est toute une barrière naturelle.

Vous avez vu la modernisation de la région?

Oui, c'est impressionnant. À partir des années soixante, tout a changé: on a ouvert des routes, construit des hôpitaux, sans compter les transformations dans le domaine de l'éducation. Vous vous imaginez, il y a aujourd'hui cinq cégeps dans la région. Tous ces gens d'Alma, de Saint-Félicien et des environs qui pouvaient désormais étudier

Comment vous sentiez-vous à Jonquière par rapport au reste du Québec?

Bien entendu, nous nous sentions éloignés. Je suis allé à Québec pour la première fois à douze ans. J'y suis retourné quand j'étais en belles-lettres pour voir une représentation de la Comédie-Française au Palais Montcalm. J'ai découvert Montréal à dix-sept ans. Cela vous donne une idée...

Et puis il n'y avait pas la télévision, à tout le moins jusqu'en 1955. La culture, c'était la lecture, pour ceux qui avaient la chance d'y accéder. Je me souviens, j'avais lu tous les livres de la bibliothèque paroissiale. On pratiquait également beaucoup le chant, on formait des chorales. Nos sports favoris étaient bien sûr le hockey, l'hiver, et le baseball, l'été. Le tennis était surtout réservé aux mieux nantis. Comme il n'y avait aucune piscine, j'ai appris à nager – et c'est beaucoup dire – très tard.

Le ministère des Affaires culturelles
contribue à la vitalité et à l'épanouissement culturels
du Saguenay—Lac-Saint-Jean
en s'associant aux municipalités et aux organismes
pour une meilleure connaissance de notre

patrimoine
régional

chez eux. Et l'implantation de l'Université du Québec à Chicoutimi. La modernisation du Québec aura eu cet effet bénéfique d'ouvrir les régions au monde.

À l'image de l'ensemble de votre région – qui a majoritairement voté oui lors du référendum – vous êtes associé au nationalisme. Comment conciliez-vous votre grande préoccupation pour le Québec avec votre rôle d'ambassadeur du Canada?

Je n'ai aucun problème à concilier les deux. Comme beaucoup d'autres, j'ai eu un moment de torpeur après le référendum. Le gouvernement libéral ne tenait pas ses promesses. Tous se souviennent du rapatriement de la constitution: on nous l'a enfoncée dans la gorge, en cachette, en pleine nuit.

Je voyais fréquemment Brian Mulroney. Nous avons étudié ensemble, nous avons fait partie de la Commission Cliche, il a assisté à mon mariage, aux funérailles de mon père; c'est un ami quoi. Nous discutons souvent de la situation politique et Mulroney croyait qu'il incombait à son parti de tenir les promesses faites au Québec. Il s'est d'ailleurs publiquement engagé en ce sens. Dès son accession au pouvoir, il m'a proposé ce poste d'ambassadeur. J'ai hésité

pendant neuf mois. Comme il fallait agir, j'ai choisi de relever le défi; nous n'allions pas laisser les seuls Canadiens anglais décider pour nous.

Tous les Québécois savent qu'il ne faut pas confondre Saguenéen et Jeannois. Comment les décririez-vous?

Vous savez, je suis né au Lac-Saint-Jean et j'ai vécu au Saguenay; je suis donc un peu les deux. Et puis à l'extérieur, nous nous identifions tous à la même région. Je dirais que les gens de la région sont d'abord très fiers; ils sont aussi indépendants, ayant appris à ne compter que sur eux-mêmes. Ce sont des travailleurs aussi. Ils ne sont pas meilleurs que les autres Québécois, mais ils se sentent vraiment très québécois.

Vous vivez dans la Ville lumière depuis deux ans. Lorsque vous revenez dans votre région, qu'est-ce qui vous frappe d'abord?

Quand je reviens, je me sens chez moi, c'est comme si je n'étais jamais parti. Et ce qui m'impressionne c'est l'espace, la nature, la chaleur et la vérité des rapports humains. En Europe, l'espace est domestiqué, les forêts sont plantées en lignes et clôturées, ce ne sont pas les forêts que je connais... Nos lacs, nos rivières n'ont pas d'équivalents là-bas.

Comment envisagez-vous l'avenir du Saguenay-Lac-Saint-Jean?

Il faut être réaliste: la région est industrialisée et les investissements futurs de la grande industrie iront davantage vers la main-d'oeuvre. En dehors des grandes usines, les salaires sont moins élevés, il existe un certain déséquilibre. J'ai toutefois beaucoup d'espoir dans la P.M.E. bien que pour notre région les marchés soient assez éloignés, si on compare à ceux de la Beauce par exemple. Il faut également compter sur le tourisme, même si la saison est courte. Nous avons autant à offrir que bien d'autres pays. Quand on pense aux magnifiques lacs, au fjord, c'est un coin de pays tout simplement grandiose.

NDLR: L'entrevue avec M. Lucien Bouchard a eu lieu à Québec, le 19 novembre 1987.

Line Ouellet est coordonnatrice au Service des expositions temporaires du Musée de la civilisation.



LES 150 FÊTES

AU RYTHME DU PAYS

Les 150 Fêtes sont en cours. À plus d'un titre, toute la population Saguenéenne et Jeannoise vit au rythme de la célébration. Hydro-Québec rend hommage aux bâtisseurs de pays et vous invite à venir vous joindre aux familles Tremblay, Simard, Gagnon et Bouchard à l'occasion de la pléiade de festivals et de fêtes aux villages qui ont lieu dans la sérénité tout au cours de 1988 à travers le Royaume.

L'ÉLECTRIFICACITÉ

